Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

Y #6520
+Fc

(Par Guerrier-Dumast d'après Barbier)

Ya 534

FLEURS DE L'INDE,

238.

COMPRENANT

LA MORT DE VAZNADATE,

ÉPISODE TIRÉ DE LA RAMAÏDE DE VALMIKI,

TRADUIT EN VERS LATINS ET EN VERS FRANÇAIS

AVEC TEXTE SANSCRIT EN REGARD,

ET PLUSIEURS AUTRES POÉSIES INDOUES;

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

SUIVIES DE

DEUX CHANTS ARABES

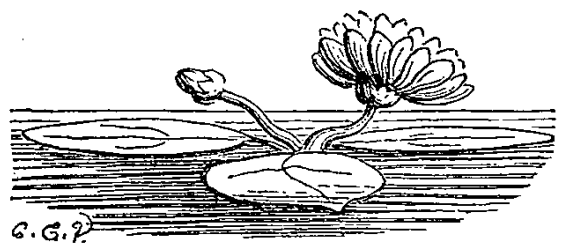
ET DE L'APOLOGUE DU DERVICHE ET DU PETIT CORBEAU.

ON Y A JOINT UNE TROISIÈME ÉDITION DE

L'ORIENTALISME

RENDU CLASSIQUE DANS LA MESURE DE L'UTILE ET DU POSSIBLE.

Ostro dùm niteant, dùm stillent melle salubri,
Undiquè collectos cur non decerpere flores?



NANCY.

N. VAGNER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU MANÈGE, 5.

PARIS.

B. DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,
RUE DU CLOÎTRE-SAINT-BENOÎT, 7.

1857.

C.

AU PUBLIC.

« Qu'aurait-on dit d'un professeur de géographie qui, sous François Ier, quarante ou cinquante ans après la découverte de l'Amérique, n'en aurait tenu compte? — qui tranquillement aurait continué à ne vouloir s'occuper que de l'ancien hémisphère, et à ne parler que de *trois* parties du monde?

» N'en est-il pas ainsi des professeurs, soit de grammaire comparée, soit de haute littérature, qui à présent, c'est-à-dire plus de soixante ans après la possession acquise du sanscrit, et plus de quarante ans après son introduction au Collège de France (1), continuent à ne mentionner, dans l'univers classique, que le grec, le latin et le français? — regardant comme non avenus les immenses résultats linguistiques et littéraires amenés par la découverte de tout un ancien monde! — découverte plus instructive cent fois et plus curieuse que ne fut celle du nouveau. »

Ainsi s'exprimaient, dès 1833, quelques hommes, qui, donnant l'éveil à la France, lui reprochaient avec justice son indifférence à l'égard du développement énorme pris tout-à-coup par l'une des études qui firent autrefois sa gloire. Torpeur étrange de sa part, devant l'élargissement subit du vaste champ des langues orientales; d'une carrière où elle fut longtemps reine, — où même elle dominait encore il y a trente ans, — mais dans laquelle, par une déplorable négligence, elle se laisse maintenant rejoindre et dépasser.

Ni ces paroles ni d'autres pareilles n'ont été perdues : des actes les ont suivies. Deux académies de province, s'étayant de l'o-

---

(1) La chaire de M. de Chézy fut fondée en 1814.

pinion publique, et prenant, une fois par exception, l'avance sur l'Institut même, — ont proposé au Gouvernement une grande et décisive mesure, la seule qui soit propre à « *rendre classique l'Orientalisme dans la mesure de l'utile et du possible ;* » c'est à savoir, l'érection, au siège de chaque Faculté des Lettres, 1° d'une chaire de sanscrit, et 2° d'une chaire d'arabe classique : double création qui puisse assurer à notre pays la possession permanente de maîtres habiles dans deux genres d'instruction nécessaires : d'abord, dans la principale des langues indo-européennes, et secondairement, dans la principale des langues sémitiques.

Une telle initiative, honorable pour les deux compagnies savantes qui n'en ont pas redouté le poids (1), a provoqué des marques d'assentiment nombreuses. Mais afin de mener les choses à conclusion, et comme on ne saurait fournir à l'Autorité supérieure trop d'armes pour l'aider à triompher de la Routine, il était bon qu'à la théorie se joignissent quelques exemples pratiques, en sorte que le public pût prendre un avant-goût des fruits de l'arbre dont on lui propose d'encourager la culture.

C'est ce qu'a fait, par l'un de ses membres, le premier des deux corps dont nous venons de parler. Un livre sorti du sein de l'académie de Stanislas, — les *Fleurs de l'Inde*, — va peut-être contribuer efficacement à l'obtention des résultats désirés. Instrument de vulgarisation, par les formes littéraires classiques auxquelles il s'est astreint et par tous les éclaircissements qu'il donne, — il est destiné à rapprocher, si faire se peut, des yeux de quiconque possède de l'éducation, les réalités du vieil Orient.., comme un télescope rapproche de l'œil des passants du Pont-Neuf les planètes, trop longtemps mal connues. Aussi a-t-on eu soin, dans le simple et modeste rôle que l'on prenait, d'éviter tout ce qui pouvait ressembler à des airs doctes et hérissés. On n'a conservé là, de la science, que ce qu'il n'y a pas eu moyen d'écarter.

Ainsi, par exemple, comme les gens niaient L'EXISTENCE des antiques poésies indoues transportées ici en français, et les suppo-

---

(1) L'Académie dite de Stanislas, à Nancy, et après elle, l'Académie impériale de Metz.

saient le produit de l'imagination du traducteur, — force a bien été de publier en original l'un des morceaux (le principal), afin que l'on en vît au moins corporellement les mots, dont plusieurs sont assez clairs pour frapper même un ignorant. — Mais, au lieu d'imprimer la chose en dévanagari, quoique tel soit l'usage, on a eu soin, de peur que les femmes et les écoliers ne se fissent de l'écriture brahmanique un épouvantail; on a eu soin, disons-nous, de faire graver et fondre tout exprès un caractère européanisé. En moins de trois quarts d'heure d'étude, le premier collégien venu, au moyen d'une clef facile qu'on lui fournit, pourra se mettre en état de lire matériellement le texte, mis en regard des vers français.

Nous venons de prononcer les mots de collégiens et de femmes. C'est qu'en effet, sans perdre de vue les exigences supérieures, on a songé beaucoup aux jeunes lecteurs, voire aux lectrices, et l'on ne s'est écarté de leur portée que le plus rarement possible. Dès lors, il va sans dire aussi que nulle sollicitude morale n'a lieu de naître, et que le volume offre encore moins de danger pour les cœurs que de fatigue pour les esprits. Composé de morceaux où règne une chasteté parfaite, il peut rester sans inconvénient sur la table de famille; ce qui n'est pas sans importance quand il s'agit d'un genre tout-à-fait nouveau, qui naturellement doit éveiller des curiosités innocentes. Par leur nature, en effet, les *Fleurs de l'Inde* ont quelque chose de neuf et de singulier; l'ouvrage ne ressemble pas à tout.

Au reste, selon les points de vue d'où on le prend, il est doué d'un triple aspect : c'est, si l'on veut, un livre d'homme de cabinet; c'est plus encore un livre de lycée; c'est peut-être aussi un livre de salon. D'après le genre auquel le volume appartient, il n'est pas impossible qu'un oncle trouve à propos de le donner en étrennes à son neveu, ou un tuteur à son pupille.

Un volume grand in-8°. En vente

A PARIS ou à NANCY.	5 fr. 0
Par la poste.	5 fr. 50

NANCY. — Imprimerie de VAGNER, rue du Manège, 5.

FLEURS DE L'INDE.

NANCY. — IMPRIMERIE DE VAGNER,
RUE DU MANÈGE, 5.

FLEURS DE L'INDE,

COMPRENANT

LA MORT DE VAZNADATE,

ÉPISODE TIRÉ DE LA RAMAÏDE DE VALMIKI,

TRADUIT EN VERS LATINS ET EN VERS FRANÇAIS

AVEC TEXTE SANSCRIT EN REGARD,

ET PLUSIEURS AUTRES POESIES INDOUES;

SUIVIES DE

DEUX CHANTS ARABES

ET DE L'APOLOGUE DU DERVICHE ET DU PETIT CORBEAU.

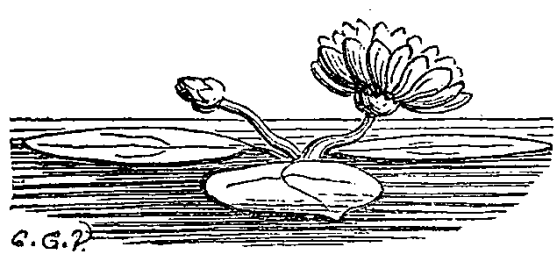
ON Y A JOINT UNE TROISIÈME ÉDITION DE

L'ORIENTALISME

RENDU CLASSIQUE DANS LA MESURE DE L'UTILE ET DU POSSIBLE.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Ostro dùm niteant, dùm stillent melle salubri,
Undiquè collectos cur non decerpere flores?



NANCY.

N. VAGNER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU MANÈGE, 5.

PARIS.

B. DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,
RUE DU CLOÎTRE-SAINT-BENOÎT, 7.

1857.

AVANT-PROPOS.

A l'âge social où nous sommes parvenus, âge où le développement des idées tend à restreindre et amoindrir, sinon à faire disparaître, les distances des lieux et des temps, un intérêt croissant doit s'attacher aux vastes régions qui furent le théâtre des civilisations primitives.

A la différence, en effet, des contrées du Nouveau-Monde, qui n'ont guère à nous livrer que leurs vulgarités présentes, l'Orient nous montre à la fois en perspective les richesses de son présent et celles de son passé. En même temps qu'il s'ouvre à notre commerce, il s'ouvre à nos études. Riche autrefois dans l'ordre de la pensée, et resté possesseur de travaux intellectuels qui précédèrent les nôtres, il n'a

pas à nous offrir pour seuls diamants les diamants de Golconde ; aussi fut-ce une idée juste que celle qui, vers le début de notre siècle, inaugura en Allemagne un savant recueil sous le titre significatif de *Mines de l'Orient*. Les exploiter, ces mines, telle est la tâche actuelle de la race européenne ; et les nations qui en Occident prétendent à la primauté, sont tenues plus que d'autres à remplir cette mission.

Or la France a-t-elle bien conçu, se représente-t-elle avec plénitude, le rôle qui lui échoit sous ce rapport? — Si elle l'avait compris, elle l'aurait pris. Rien ne prépare à la vigueur des actes comme la clarté des idées.

Un écrit publié pour la première fois il y a quatre ans, a essayé de faire voir nettement de quoi il s'agissait. C'est la brochure intitulée : l'*Orientalisme rendu classique dans la limite de l'utile et du possible* (*).

Depuis ce temps, quoique rien à la surface n'ait paru changer, au fond les choses ne sont plus dans le même état ; la pensée qu'il Y A UN PARTI A PRENDRE a gagné du terrein.

(*) Imprimée en 1854 ; publiée de nouveau en 1855 avec quelques modifications et un supplément.

Faut-il maintenant, après deux éditions, en publier une troisième? — Oui; car, ainsi que l'a dit plaisamment un observateur très-fin, « la plus puissante des figures de rhétorique, c'est *la répétition.* »

Mais à présent, que l'éveil, donné aux esprits sur ce chapitre, a fait surgir des sympathies intelligentes déjà nombreuses, ce ne serait plus assez que de reproduire le plaidoyer seul. L'exposition et la polémique ont leur temps, la réalisation a le sien. Réaliser, même en abrégé, même par *specimen*, n'est jamais une chose indifférente. Toutes les fois que l'on peut, d'un nouveau principe qu'on enseigne, présenter quelques applications raisonnables, il y a un grand pas de fait. C'est par les exemples admissibles que se confirment les théories saines.

En réimprimant donc le petit écrit qui est devenu en quelque sorte le manifeste de la cause orientaliste, il convient d'en appuyer les arguments par les meilleures sortes de pièces probantes, c'est-à-dire par la traduction d'un petit nombre de morceaux choisis, propres à faire sentir, mieux que d'ordinaire on ne le sent, ce que contiennent de remarquable les littératures orientales, et à populariser par conséquent le désir de leur diffusion. Il est bon surtout d'exhiber, en manière d'échantillon, l'un

des textes au moins ; celui, par exemple, du morceau dont les sublimes délicatesses de sentiment feraient peut-être contester le plus l'antique réalité.

Et s'il y a, pour publier ainsi l'original, certaines difficultés matérielles à vaincre, peu importe : voici le cas d'employer les moyens, non encore usités en France, mais déjà clairement indiqués, par lesquels il est possible d'opérer la vulgarisation du sanscrit (*).

Ce n'est point, en effet, des arguments seuls,

(*) En France, l'idée première en fut émise, et même réalisée, par MM. de Chézy et Burnouf père, et leur système, sans être parfait, était déjà fort bon ; mais les Allemands et les Anglais proposèrent une foule d'autres méthodes, dont aucune n'avait tout ce qu'il faut pour obtenir l'assentiment général, et dont les dernières ne valent pas même les premières, car celle de Brockhaus, par exemple, est loin de mériter préférence sur celle de Bopp. Au milieu donc de l'anarchie qui règne, il importait de rapprocher, comparer, discuter tous ces divers essais de vulgarisation ; de montrer ce qui manque à chacun ; de les rectifier, de les compléter ; et d'arriver ainsi (beaucoup par voie d'éclectisme, un peu par voie d'invention) à pouvoir essayer de présenter une méthode acceptable pour toute l'Europe : — moyen puissant, destiné non point à exclure l'emploi du dévanagari, mais à lui servir d'auxiliaire, mais à le remplacer provisoirement auprès de ceux qu'il effarouche ; moyen, par conséquent, dont l'adoption ferait faire des pas énormes à la diffusion de la belle langue brahmanique. — Ça été l'objet d'un mémoire intitulé : *Des Alphabets européens appliqués au sanscrit ;* travail que sa nature rendait nécessaire, et auquel les circonstances actuelles donnent une double opportunité, mais que le *Journal asiatique*, pressé qu'il est probablement par l'abondance des matières, n'a pu encore insérer.

arme insuffisante, qu'il faut attendre la victoire sur cette force d'inertie qui règne ordinairement, plus ou moins, dans les régions même les plus savantes, tant que les hommes d'initiative n'ont pas frayé la route, — vainement signalée jusqu'alors, soit par eux, soit avant eux. — Pour triompher de l'entêtement répulsif, le pouvoir de la Raison ne suffit pas : il a toûjours fallu celui du Fait. — Devant les gens qui nient le mouvement, discuter sert à peu de chose : il faut marcher.

Ainsi a pensé la province qui a pris en main le drapeau de la conquête intellectuelle de l'Asie. De son sein était partie la pensée de rendre classique l'orientalisme : de son sein sera sorti le premier acte qui aura montré, tant bien que mal, comment la chose était possible. Conception, exécution s'enchaînaient ; la seconde suivait la première. Que les instruments parussent manquer; qu'ils n'existassent pas même à l'imprimerie impériale, grand atelier de la nation (*) : — on ne s'est point arrêté en présence d'un

(*) On y trouverait bien, il est vrai, les caractères européanisés qui furent gravés au temps de M. de Chézy ; mais ils ne consistent qu'en un corps de petites majuscules ; et d ailleurs ils appartiennent à un système de transcription qui, tout excellent qu'il est en majeure partie, laisse encore plusieurs choses à désirer.

léger obstacle... qui ne décourageait que les faibles. Ce que la capitale de la France ne fournissait pas, un simple foyer de vitalité secondaire, une cité dépouillée de sa couronne, l'ancienne capitale de la Lorraine, l'aura fourni.

Quand l'époque est venue, non pas d'une révolution (le mot serait impropre), mais d'une grande, douce et salutaire ÉVOLUTION : heureux encore, n'importe dans quel rang, les pays ou les villes qui savent payer à propos leur modeste tribut, — et qui peuvent, en apportant, au moment décisif, leur grain de sable dans la balance,

> Du vrai, du bon, du beau, servir les intérêts ;
> Donner prépondérance au plateau du progrès.

TABLE.

Pages.

Avant-propos v

Table xi

POÉSIES INDOUES 1

Avertissement sur les poésies indoues du présent volume 3

Notes relatives à cet avertissement 8

Tableau ou clef pour la lecture du texte sanscrit 11

La Mort de Yaznadate 23

Avis sur le sanscrit 24

Avis sur le français 26

Jazinadatti nex, etc 27

Notes de la Mort de Yaznadate 73

1° Sur le texte sanscrit 75

2° Sur la version latine 90

3° Sur la version française 96

Morceaux indous secondaires 133

Eclaircissement préliminaire 135

Candigna et Capila 137

Maximes tirées des *Courals* 151

Notes 172

POÉSIES ARABES 173
Avis 175
Eloge funèbre de Saiid 179
Lai de vengeance de Kaïs ben El-Khatim 183
Notes 188
LE DERVICHE ET LE PETIT CORBEAU 193
Notes sur cet apologue turc 209
L'ORIENTALISME RENDU CLASSIQUE (3e édition) 213
Notes 237
Supplément 241
Epilogue 263

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

CANDIGNA ET CAPILA

ET

MAXIMES TIRÉES DES COURALS.

Empruntés à la littérature du premier et du dernier anneau des classes de la société indoue, les deux morceaux qu'on va lire se complétent réciproquement ; l'un nous transportant au milieu des idées des moralistes brahmes, et l'autre nous donnant part à celle des moralistes parias.

Quoique déjà prononcées une fois en public, et même imprimées comme les autres morceaux de la séance dont elles firent partie, ces deux pièces de vers sont restées assez neuves. La nature de leur sujet, très-inaccoutumée, leur a laissé, pour la curiosité littéraire, une sorte d'importance, qui a fait juger à propos de les reproduire ici.

Frappé de leur manque de chaleur (et la chaleur, en effet, ne saurait y dominer, car leur origine, leur provenance la repousse, et leur thème ou matière l'interdit encore plus), — l'auteur d'un article de Revue a cru devoir en juger la traduction avec sévérité.

Qu'au point de vue absolu, le critique ait raison ou tort, et que les procédés de l'art romantique, dont il aimerait mieux qu'on usât, possèdent ou non les mérites qu'il leur attribue, — c'est affaire de libre opinion. — Mais, dans tous les cas, au point de vue relatif, son désir de voir déployer de la force était irréalisable ici, où la question de calme se trouvait décidée d'avance, et où il n'y avait pas deux manières d'aborder la tâche.

Le poète français, en effet, n'était laissé maître de choisir ni le dessin ni le coloris ; car, au lieu d'être en passe de créer des types arbitraires, il avait simplement à fournir aux gens l'image d'antiques œuvres littéraires, précieux vestiges de la vie d'une des nations d'autrefois. La modifier, cette image, ne pas chercher à la faire naître aussi fidèle que dans un miroir, c'eût été manquer l'unique but du travail qu'il entreprenait.

On peut, dans la traduction de versets hébreux ou de distiques arabes, mettre de l'énergie, du nerf, et employer des tons de cou-

leur vifs et chauds; mais comment y songer dans des morceaux où règne l'admirable douceur, la suprême placidité du génie indou ! A vouloir jeter là des phrases empreintes de l'âpre vigueur sémitique, il y aurait *plus* que défaut de costume : il y aurait contre-sens.

Tout en laissant done aux gens entière liberté de blâmer notre méthode, nous n'avons eu garde de nous en départir. Autant nous faisons large part aux droits de la critique, autant notre respect pour la vraie couleur nous interdisait de rien changer au style *pédestre* (*) de ces deux morceaux, dont il fallait, avant tout, conserver les allures et la physionomie.

Ils demeurent par conséquent ici tels qu'ils ont été traduits d'abord. Nous ne les dépouillons même pas de leur manteau primitif, c'est-à-dire des courtes pages en prose qui en précédèrent la lecture devant l'académie de Stanislas. Il y a peut-être convenance à ce que chaque fruit, surtout un peu étranger, soit servi dans sa propre écorce.

(*) *Musa pedestris.* (Horace.)

CANDIGNA ET CAPILA,

FRAGMENT DE L'HITOPADÉSA.

CANDIGNA ET CAPILA, [1]

FRAGMENT TIRÉ DE L'HITOPADÉSA

ET LU EN SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS [2].

Veteres accedere fontes
Nunc juvat.

MESSIEURS,

En reprenant la coutume de donner périodiquement au public une communication verbale de ses travaux, l'Académie de Stanislas a voulu, pour se conformer à l'ancien usage, faire entrer dans le programme de la première des séances de sa nouvelle série, un morceau de poésie quelconque; puisque d'ordinaire, — et surtout lorsque des femmes veulent bien orner de leur présence les réunions savantes ou littéraires, — on couronne par une lecture de ce genre celle de travaux plus importants.

Or le membre sur qui l'Académie en a rejeté la tâche, s'est d'abord demandé à quels jardins il devait, pour bien

---

[1]) Ne prononcez point à la façon latine, comme dans *dig-na*, mais tout simplement à la française, comme dans *il s'indigna*, le *gn* de *Candigna*; car cette orthographe vulgaire représente très-exactement les deux dernières syllabes du nom indou *Kândinya* (où seulement nous abrégeons l'*â* long de la syllabe *Kâ*).

[2]) Le 26 mai 1853.

faire, essayer d'emprunter le bouquet poétique exigé de son obéissance.

Ses doutes n'ont pas été longs; car le vrai chemin pour aller chercher les fleurs à vous offrir aujourd'hui, n'est-il pas indiqué, Messieurs, par le sujet même dont a fait choix l'un des récipiendaires que vous venez d'entendre? A la suite des aperçus si bien présentés par M. Guillemin sur la nécessité d'élargir enfin le cadre de l'histoire ancienne, — ce qui doit surtout éveiller votre curiosité, ce nous semble, ce sont quelques échantillons des trésors d'un passé... dont on avait oublié l'étonnante richesse.

Combien, en effet, ne grandit-elle pas maintenant dans nos respects, cette majestueuse Antiquité, notre vénérable aïeule, sur laquelle, depuis tant de siècles, l'Europe prononçait à la légère, du haut d'une supériorité doctorale..! laissant de côté par ignorance (ou, qui pis est, par connaissance erronée) les magnifiques témoignages, — non détruits en entier, cependant, — de l'état de l'esprit humain sous les civilisations primitives !

Comme si l'on avait eu droit de juger du monde antique par deux insuffisantes séries d'échantillons ! à savoir, par la littérature de DEUX peuples seulement, et de deux peuples tardifs et corrompus : les Grecs et les Romains !

Des hommes plus instruits que moi, Messieurs, — ceux qui déchiffrent l'inconnu, — pourraient vous conduire sur le terrein des monuments et des costumes, et feraient passer devant vous en spectacle, par la puissance de leur docte baguette, les vieilles nations ressuscitées.

Ils vous feraient voir, par exemple, avant les âges où Rome sortit du berceau, l'Etrurie florissante et policée, avec ses grandes institutions, avec sa marine et ses beaux-arts; avec ses villes de cinq cent mille âmes, unies par le lien fédéral.

Ils vous montreraient en Orient, non point peut-être Babylone, — à cause de la décomposition putride qui s'empara d'elle de bonne heure, et qui ne l'a rendue que trop fameuse : — capitale hors de ligne cependant, plus encore à raison de ses longues observations astronomiques, ou de la belle et savante agriculture de ses campagnes (*), que par ses prodigieux remparts, ses édifices à huit étages, ses jardins suspendus, ses immenses rues alignées, et ses quais à trottoirs d'asphalte, que parcouraient des foules de promeneurs appuyés sur des cannes à pommes d'or; — mais plutôt (comme chose moins connue) Ninive, avec ses palais à grandes cariâtides symboliques, et avec ses équipages de luxe, dont les chevaux, aux riches harnais, étaient conduits à longues guides, élégamment ornées de houppes des couleurs les plus vives, — tandis que montaient là, debout derrière leurs maîtres, des laquais tenant en main des parasols.

Ces savants pourraient mettre sous vos regards ou la vieille Arménie, avec ses inscriptions plus que royales, qui couvrent des pans entiers de montagne; ou la Lydie

---

(*) Au cas où viendrait à être imprimé, par exemple, un ouvrage dont le fond remonte certainement jusqu'à l'époque babylonique (nous voulons dire l'*Agriculture des Nabathéens,* livre dont chacun espère que M. Quatremère voudra bien entreprendre la publication), — on resterait stupéfait de voir jusqu'où s'étendaient, sous la monarchie des Nabou-Kodorrotzor, les connaissances rurales.

d'avant Crésus, avec ses triples splendeurs architecturales, agricoles et industrielles; ou bien Tyr, non moins opulente pour ses manufactures et par son commerce : Tyr, la fille de l'Arabie heureuse, et la principale héritière de ces fameux peuples de Saba, laboureurs, navigateurs et facteurs, qui, parcourant les mers de l'Inde aux époques les plus oubliées, en rapportaient les marchandises, soit à nos contrées d'Occident, par la Mer Rouge et les caravanes de l'Idumée, soit à la plage abyssinienne et aux régions du Haut-Nil égyptien, portion du domaine des Pharaons.

Enfin, on pourrait offrir à vos yeux l'Egypte primitive elle-même, avec ses temples, ses palais, ses hypogées; avec ses puits artésiens (*); avec son gigantesque lac Mœris, le roi des bassins creusés de main d'homme; avec les magnificences de tout genre qui déjà la distinguaient à des âges à peine réputés historiques; avec ses colossales Pyramides, merveilles prétendues frivoles, dans la construction desquelles beaucoup d'investigateurs commencent à soupçonner d'autres desseins qu'un but de puérile vanité; d'autant mieux que la volonté qui poursuivit l'exécution de cette idée, a duré bien longtemps, ce semble, pour avoir pu n'être « qu'une fantaisie. »

Et la région qui s'étendait depuis les fertiles contrées où fut le royaume de Porus jusques à la Taprobane, combien de choses les indianistes n'auraient-ils pas à vous en dire?

Pour nous, Messieurs, qui, dans le vaste champ de l'orientalisme, ne prétendons à l'honneur de rien décou-

---

(*) La chose ne fait plus aucun doute. Voir là dessus les détails positifs fournis par l'*Athenæum français*, tome II, page 199.

vrir, — nous pourrons bien, en votre compagnie, faire un petit voyage intellectuel vers l'Inde brahmanique d'autrefois ; mais dans ce cas, — modestement comme il nous sied, — nous n'appellerons votre attention que sur des points déjà constatés et connus : chapitres, à la vérité, non vulgarisés jusqu'ici, mais très-susceptibles de l'être.

Du reste, si nous vous transportons un moment sur le théâtre de la civilisation indoue, ce ne sera point pour vous en expliquer les œuvres matérielles. Au lieu de vous placer en esprit devant les énormes travaux de Salsette et de Gharipour, — ou devant ces prodigieux temples d'Ellora dont le principal sanctuaire a exigé, rien qu'à lui seul, du ciseau qui en creusa la nef et en sculpta les piliers, l'enlèvement de trois millions cinq cent mille pieds cubes de rocher, — nous irons tout droit aux écrits, étonnamment peu cités encore, que chacun pourtant est maître de feuilleter de sa main ; et nous nous bornerons à vous laisser voir, dans son antique manifestation LITTÉRAIRE, quelque chose de la pensée qui mit en mouvement tant de bras.

Tout bonnement donc, nous allons aujourd'hui, Messieurs, vous donner en vers français deux ou trois pages de l'*Hitopadésa :* ouvrage qui n'a plus rien d'étranger pour l'Occident, ayant été plusieurs fois imprimé par des Européens, et même traduit dans nos langues.

Afin d'adapter le morceau aux exigences d'une lecture académique, il nous a bien fallu, sans doute, modifier la forme du début; force nous a été de placer en façon de récit direct, dans la bouche du poète indou lui-même, les choses qu'il amenait de plus loin; qu'il faisait

raconter, au milieu d'un apologue, par un être allégorique. L'entrée en matière est donc un peu francisée. — Mais, une fois cette différence bien convenue, et les premières phrases arrangées en conséquence, la reproduction du sens devient fidèle, — à peu près aussi fidèle que l'était déjà la couleur.

Dès le moment où vous verrez Capila, par des arguments et des comparaisons, exhorter son ami à la résignation, — s'il se rencontre encore quelques additions, suppressions ou inversions (réclamées par le besoin de suivre les allures du style français), elles n'entraînent plus de *changements* proprement dits, et la chose ne dépasse guère ce qu'on a coutume d'accorder de latitude aux traductions faites en vers. A partir de là, disons-nous, toutes les pensées un peu saillantes, — même celles qui ont l'air le plus européen, le plus moderne, — sont bien et duement indoues et antiques. Ainsi, Messieurs, toute surprenante que pourra vous paraître telle ou telle ressemblance avec nos mœurs, qui semblera faire disparaître la distance des lieux et des temps, — c'est bien, en somme, un vieil auteur sanscrit, que vous allez entendre parler en français.

CANDIGNA ET CAPILA.

I.

Pauvres humains, combien est peu durable
Votre bonheur ! — Souvent en un seul jour,
D'heureux et fier on devient misérable.

Pour Candigna [1]) les murs de Brahmapour
Etaient jadis un fortuné séjour :
Il y vivait en docteur vénérable ;
Et dans un fils, qu'il n'avait qu'à bénir,
Il caressait l'espoir de l'avenir.
Un court moment changea sa destinée.
Le doux jeune homme, hélas, sans rien prévoir,
Cueillait des fleurs : soudain, d'un serpent noir
La dent l'atteint, — morsure empoisonnée ; —
Et cet enfant, uniquement chéri,
Meurt, desséché comme un lotus flétri.

Oh ! qui peindra le trop malheureux père !
Il se désole, et tout le désespère ;
Ses pleurs brûlants s'échappent à longs flots.
Dans ses transports, mêlés d'âpres sanglots,
L'infortuné se roule contre terre.
— Parents, amis, sont en foule accourus
Pour le calmer par leur intérêt tendre ;
Mais non : ses maux en paraissent accrus ;
Rien ne le touche, il ne veut rien entendre.

A l'apaiser nul n'avait réussi ;
Sur la poussière il gisait ; — quand voici
Que, survenant et se frayant passage,
Sans hésiter, Capila, le vieux sage,
Lui parle en maître... et le gourmande ainsi :

---

[1]) Voir, pour la prononciation toute française de ce mot, la note de la page 139.

II.

« Lève-toi, Candigna. Plus de lâche faiblesse !
Quoi ! des coups du malheur un brahme est abattu !
Sois honteux, et du trouble et des cris où se laisse
Entraîner ta haute vertu.

» Quand le fer, le poison, ne viendrait pas dissoudre
Les fragiles objets de nos embrassements,
Tout ne doit-il donc pas, tombant un jour en poudre,
Retourner à ses éléments [1] ?

» Qu'est-il, ce corps.., à qui l'âme semble attachée ?
Sur le tour du potier c'est le frêle vaisseau,
Belle et trompeuse argile, au feu non desséchée,
Que pénètre et fond le ruisseau [2].

» Où sont allés, dis-moi, tant de superbes princes,
Rois aux chars si puissants, aux guerriers si nombreux?
Tout montre, jusqu'au sein de leurs vastes provinces,
Que la mort a passé sur eux [3].

» Sagara, ce héros qui mérita sa gloire,
Fut admiré, fut grand : il avait tout vaincu.
Son pouvoir a pris fin, pourtant; et la mémoire
N'en a pas même survécu [4].

---

[1]) *Hitopadésa*, chap. IV, çloka 74. — [2]) *Id.*, *ibid.*, çlok. 69. — [3]) *Id.*, *ibid.*, çlok. 68. — [4]) *Id.*, *ibid.*, çlok. 82.

» Des torrents vers la mer le flot se précipite ;
Il glisse, et rien ne peut en arrêter le cours.
Non moins rapidement hélas, — sinon plus vite, —
S'écoulent nos nuits et nos jours [1]).

» Beauté, jeunesse, éclat, or, ou plaisirs du monde,
Sont là ; mais le temps marche, et les mine en secret.
Le sage en avait vu la vanité profonde :
Il ne leur doit pas un regret [2]).

» Lui, dont l'œil est ouvert, dont la raison est droite,
A ce qui vole et fuit il ne s'attache pas.
Eh ! quel bien peut valoir qu'on le cherche et convoite,
D'entre les néants d'ici-bas ?

» Un seul peut-être : un homme en qui l'âme s'épanche ;
Un ami vertueux, — doux et fidèle appui. —
Bonheur fragile encor.., qu'un matin la mort tranche,
Laissant deuil et pleurs après lui [3]).

» Tels que deux mâts flottants, débris d'un même en-
[semble,
Sur la plaine des mers dès longtemps égarés,
S'accostent un moment,—voudraient s'unir, ce semble,—
Puis sont à jamais séparés :

» Tels, ballottés, perdus, sur l'océan des âges,
Parfois, durant le cours des siècles infinis,
Se sont heurtés et joints, se sont aimés deux sages..,
Pour être bientôt désunis [4]).

---

[1]) *Hitopadésa*, chap. IV, çlok. 79. — [2]) *Id.*, *ibid.*, çloka 71. — [3]) *Id.*, *ibid.*, çlok. 76, 78. — [4]) *Id.*, *ibid.*, çlok. 72.

» Ah ! loin de se complaire en des nœuds qu'un jour
[brise,
Puisque chaque naissance est un arrêt de mort [1]),
Mieux vaut s'envelopper.., pour offrir moins de prise
Aux coups effroyables du Sort.

» Car, en disparaissant, chacun des biens nous creuse
Un gouffre de tristesse, un vide affreux et noir.
L'amitié qui s'en va, c'est la nuit ténébreuse
Après un beau soleil du soir ;

» La tendresse — nous vaut plus de douleurs encore,
Quand nous restons privés de nos enfants si chers.
Elle ajoute sa pointe au malheur qu'on déplore,
Comme un dard planté dans nos chairs [2]).

» Autant d'objets, ainsi, dont notre cœur avare
S'éprend, par un amour tôt ou tard délaissé..,
Autant il en doit perdre ; autant il se prépare
D'aiguillons pour être percé [3]). »

III.

« Tu parles vrai : tout bonheur est mensonge,
» Tout feu s'éteint, toute chaîne se rompt, »
Dit Candigna, qui, relevant son front,
Ouvre les yeux comme au sortir d'un songe.
« Oui, de mes cris c'est trop remplir les airs.
» Eh bien, je pars. La douleur qui me ronge
» Se contient mal : il lui faut les déserts.

---

[1]) *Hitopadésa*, chap. IV, çloka 77. — [2]) *Id., ibid.*, çlok. 75. — [3]) *Id., ibid., id.*

» Fuyant des murs où s'offre à ma pensée
» Un temps meilleur, félicité passée,
» Je cours me perdre au fond des bois épais.
» Là, je pourrai, sévère anachoréte,
» Trouver au moins, pour ma fureur secréte,
» L'ombre et l'oubli.., si je n'obtiens la paix. »

IV.

« — Cède, infortuné père, à l'ardeur qui t'entraîne,
J'y cônsens ; suis tes vœux, » lui répond Capila.
» Oui, cherchant comme toi du remède à sa peine,
Plus d'un affligé s'exila.

» Pars, et prends, si tu veux, le bâton de l'ermite ;
Suis des brâmatcharis la pieuse rigueur [1]). —
Mais du pouvoir des lieux connais bien la limite :
Partout on emporte son cœur.

» Ce n'est point la forêt qui fait le solitaire [2]).
Mortifiant ses goûts sous la loi de raison,
Parfois l'homme de bien fait pénitence austère
Sans avoir quitté sa maison [3]).

» Tout séjour peut suffire — à qui, fermant son âme
Au cours des passions, aux attraits du péché,
S'arme de force, — et veut, tant le devoir l'enflamme,
Vivre obscur, vivre détaché [4]).

---

[1]) *Brahmatcharis ;* mais en vers français, ces deux *h*, dans le même mot, présenteraient un aspect quelque peu sauvage. Nous remplaçons donc ici *brah* par *brâ*.

[2]) *Hitopadésa*, chap. IV, çloka 87. — [3]) *Id.*, *ibid.*, *id.* — [4]) *Id.*, *ibid.*, *id.*

» Le devoir..! Va, crois-moi : dans un sein ferme et [digne
Si les traits du malheur sont venus pénétrer,
Il remplit SON DEVOIR, celui qui se résigne,
Qui les porte sans murmurer.

» Travailler à souffrir dans une paix profonde,
Et des décrets d'en haut se maintenir content ;
Quelque part que l'on soit, se déprendre du monde :
C'est le secret, c'est l'important [1]). »

---

[1]) *Hitopadésa*, chap. IV, çloka 88.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

ERRATA.

Page 126, ligne 12 et 13. Tirer *de* ce monde le bien du mal.
Lisez : Tirer *des* ce monde le bien du mal.
— 147, — 12. *D'entre les néants*; lisez : *parmi les néants.*